

# À L'INTÉRIEUR

## DU MÊME AUTEUR

*Le Pacte : une histoire d'amour*, Presses de la Cité, 1999

*La Pure Vérité*, Presses de la Cité, 2001

*Le Cercle de Salem*, Presses de la Cité, 2002

*Pour que justice soit faite*, Presses de la Cité, 2005

*Ma vie pour la tienne*, Presses de la Cité, 2007

*La Couleur de la neige*, Presses de la Cité, 2008

*Le Rideau déchiré*, Presses de la Cité, 2009

*Pardonne-lui*, Michel Lafon, 2013

*Loup solitaire*, Michel Lafon, 2014

Jodi Picoult

# À L'INTÉRIEUR

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Joëlle Touati



Remerciements de la traductrice :  
J'aimerais remercier Anne Dupoizat-Philibert,  
maman d'un petit Noé autiste, ma première lectrice,  
qui m'a aidée à donner un ton juste à ce récit.

Titre original  
*House Rules*

*Première publication en langue originale  
par Washington Square Press  
en novembre 2010.*

*© Jodi Picoult, 2010  
Tous droits réservés.*

*Édition publiée par arrangement avec Atria Books,  
filiale de Simon and Schuster, Inc., New York.*

*« I Shot the Sheriff » © 1974 Fifty-Six Hope Road Music Ltd. et Odnil Music Ltd.  
Tous droits administrés par Blue Mountain Music Ltd. Copyright renouvelé.*

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs,  
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes  
ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour Nancy Friend Stuart (1949-2008)  
et David Stuart*



## AFFAIRE 1 : FAITES DE BEAUX RÊVES

*À première vue, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Dorothea Puente louait des chambres à des personnes âgées ou handicapées, à Sacramento, en Californie, dans les années 1980. Seulement, ses pensionnaires disparaissaient mystérieusement. Sept étaient enterrés dans le jardin, et l'analyse toxicologique révéla de fortes concentrations de somnifères dans les corps. Accusée d'assassiner ses locataires pour encaisser leurs chèques d'aide sociale, qu'elle dépensait en chirurgie esthétique et vêtements de luxe, Puente fut jugée pour neuf meurtres et inculpée de trois.*

*En 1998, alors qu'elle purgeait deux condamnations à perpétuité, elle engagea une correspondance avec un écrivain du nom de Shane Bugbee. Elle lui envoyait des recettes de cuisine qui parurent dans un livre intitulé Cooking with a Serial Killer.*

*C'est peut-être idiot, mais pour rien au monde je ne goûterais à ces plats.*





# Chapitre 1

## EMMA

Partout où je regarde, des signes de lutte. Le courrier éparpillé sur le sol de la cuisine, les tabourets renversés. Le téléphone jeté par terre, sa batterie suspendue à un écheveau de fils. Sur le seuil du séjour, une légère empreinte de pas, dirigée vers le corps sans vie de mon fils, Jacob.

Il gît devant la cheminée, la tempe et les mains ensanglantées. L'espace d'un instant, je demeure pétrifiée, le souffle coupé.

Brusquement, il redresse le buste.

– Maman, tu ne cherches même pas !

Contrainte de me prêter au jeu, je le regarde se rallonger exactement dans la même position, les bras en croix, les jambes repliées vers la gauche.

– Euh... La victime s'est débattue.

Ses lèvres s'entrouvrent à peine :

– Et... ?

– Tu as été frappé à la tête.

Je me mets à quatre pattes, conseil qu'il m'a répété des centaines de fois et, sous le canapé, j'aperçois le soufflet en cuivre habituellement posé à côté de la cheminée. Avec précaution, je le ramasse. Il est taché de sang. Du petit doigt, j'effleure le liquide rouge et le goûte.

– Oh, Jacob, ne me dis pas que tu as encore utilisé tout le sirop de maïs...

– Maman, concentre-toi !

Je m'assieds sur le canapé, le soufflet entre les mains.

– Des cambrioleurs se sont introduits dans la maison et ils t'ont agressé.

Jacob se redresse en soupirant, les cheveux plâtrés par la mixture de sirop de maïs et de colorant alimentaire. Il a les yeux qui brillent, bien qu'il évite mon regard.

– Franchement, tu crois que je referais une scène de crime que j'ai déjà faite ?

Il desserre le poing, et je découvre entre ses doigts une touffe de cheveux filasse. Le père de mes enfants est blond comme les blés – ou tout du moins il l'était lorsqu'il nous a quittés, il y a quinze ans, me laissant seule avec Jacob et Théo, âgé de quelques mois et aussi blond que son frère est brun.

– Théo t'a tué ?

– Sérieux, maman, un gamin de maternelle aurait trouvé, déclare Jacob en se levant.

Du faux sang lui coule sur la joue, qu'il ne prend pas la peine d'essuyer. Quand il est absorbé par une scène de crime, une bombe nucléaire pourrait exploser à ses pieds, il ne remuerait pas un cil. Il se campe devant l'empreinte de pas et me la montre de l'index. Maintenant, je reconnais les croisillons des Vans que Théo s'est achetées avec son argent de poche de plusieurs mois, et je distingue même le N et le S de la marque.

– Il y a eu altercation dans la cuisine, explique Jacob. Je me suis défendu en lui jetant le téléphone, il m'a poursuivi dans le salon et il m'a souffleté.

Je dissimule un sourire.

– Où as-tu entendu ce terme ?

– *Crime Busters*, épisode quarante-trois.

– Tu sauras que souffleter veut dire gifler, et non pas frapper avec un soufflet.

Jacob cligne des paupières, impassible. Il prend tout au premier degré ; c'est l'une des caractéristiques de sa pathologie. La dernière fois que nous sommes partis en vacances, il y a des lustres, il m'a demandé de lui décrire l'endroit où

nous séjournerions. « C'est très beau, tu verras, lui ai-je dit, des collines verdoyantes à perte de vue... » « Mais alors, on va devenir aveugles ? », s'est-il inquiété.

– Quel était le mobile ?

Juste à ce moment-là, Théo déboule de l'escalier en hurlant :

– Il est où, ce taré ?

– Théo, ne traite pas ton frère de...

– J'arrêterai de le traiter de taré quand il arrêtera de piquer des trucs dans ma chambre !

Instinctivement, je m'interpose entre eux, bien que Jacob nous dépasse tous les deux d'une bonne tête.

– Je n'ai rien piqué dans ta chambre, proteste-t-il.

– Ah bon ? Et mes baskets ?

– Elles étaient dans le couloir.

– Débile, grommelle Théo, et Jacob le fusille du regard.

– Je ne suis pas débile, riposte-t-il en s'élançant vers son frère.

Du bras, je le retiens.

– Jacob, si tu veux emprunter quelque chose à Théo, tu lui demandes de te le prêter. Quant à toi, Théo, je ne veux plus t'entendre prononcer ce mot, ou je fiche tes baskets à la poubelle. Est-ce bien clair ?

– Je me casse d'ici, marmonne Théo en disparaissant dans le vestibule, et quelques secondes plus tard il sort en claquant la porte.

Je rejoins Jacob dans la cuisine et le regarde s'accroupir dans un coin, la tête entre les genoux.

– « Visiblement, nous avons un problème de communication », dit-il avec l'accent du Sud.

Lorsqu'il ne trouve pas les mots pour exprimer ce qu'il ressent, il recourt à des répliques de cinéma ; celle-ci est empruntée à *Luke la main froide*. Jacob mémorise les dialogues de tous les films qu'il a vus.

J'ai rencontré beaucoup de parents d'autistes profonds. Ils me disent que j'ai de la chance d'avoir un fils aussi verbal, d'une intelligence aussi prodigieuse, capable de démonter le micro-ondes et de le réparer en moins d'une heure. Ils pensent qu'il n'y a rien de pire qu'un enfant enfermé dans sa bulle, indifférent au monde qui l'entoure. Ils ne savent pas combien il est

douloureux de voir un enfant qui voudrait bien être comme les autres mais qui ne possède pas le mode d'emploi de la communication la plus élémentaire.

J'aimerais le serrer dans mes bras et le réconforter, mais je garde mes distances, car le moindre contact peut provoquer une crise. Jacob déteste qu'on lui serre la main, lui tape dans le dos ou lui ébouriffe les cheveux.

– Jacob... dis-je prudemment, et je m'aperçois qu'il n'est pas du tout contrarié.

Il brandit le combiné du téléphone au-dessus duquel il était penché et le tourne sur le côté, afin de me montrer une trace de doigt.

– Tu n'avais pas vu non plus l'empreinte digitale, déclare-t-il joyeusement. Sans vouloir te vexer, tu ferais une piètre enquêtrice. Ne t'inquiète pas, ajoute-t-il en s'emparant du rouleau de papier absorbant, je nettoierai ce que j'ai sali.

– Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi Théo t'avait tué.

– Je lui avais piqué ses baskets, répond-il avec un sourire malicieux.

Dans mon esprit, le syndrome d'Asperger est une étiquette décrivant non pas les particularités de Jacob mais plutôt ce qui lui fait défaut. Vers deux ans, alors qu'il prononçait ses premiers mots, il a commencé à fuir les regards et à éviter les interactions. Il ne nous entendait pas, ou il ne voulait pas nous entendre. Je me rappelle très bien ce jour où je l'observais, couché par terre avec un camion en plastique. Il faisait tourner les roues tout près de son visage et j'ai pensé : *Où es-tu parti ?*

Je trouvais des explications à son comportement. S'il se recroquevillait au fond du chariot chaque fois que nous allions au supermarché, c'est qu'il y avait trop de climatisation. Si je devais découdre les étiquettes de ses vêtements, c'est qu'elles étaient fixées à un mauvais endroit. Voyant qu'il ne se liait avec aucun de ses camarades de maternelle, j'ai invité toute la classe à un goûter d'anniversaire. J'avais décoré le jardin avec des ballons et prévu toutes sortes de petits jeux. Au bout d'une demi-heure, Jacob a disparu. J'étais enceinte de six mois, hystérique. Les autres parents m'ont aidée à

le chercher, au fond du jardin, dans la rue, à l'intérieur de la maison. C'est moi qui l'ai trouvé, au sous-sol. Assis par terre, il insérait et éjectait une cassette dans le magnéscope, inlassablement.

Quand on nous a annoncé le diagnostic, j'ai fondu en larmes. Pensez que nous étions en 1995 : de l'autisme, je ne connaissais que Dustin Hoffman dans *Rain Man*. Selon le premier psychiatre que nous avons consulté, Jacob souffrait d'une forme d'autisme caractérisée par des troubles de la communication et du comportement, mais sans déficit de langage. C'est seulement des années plus tard que nous avons entendu pour la première fois le terme « Asperger ». À l'époque, le syndrome n'était encore pas connu du grand public. Entre-temps, Théo était né, et Henry – mon ex – nous avait quittés. Programmeur informatique, il travaillait à domicile et ne supportait plus les colères que Jacob piquait à tout bout de champ : quand il y avait trop de lumière dans la salle de bains ; quand il entendait la camionnette UPS rouler sur le gravier de l'allée ; à cause de la consistance des céréales du petit déjeuner... Pour ma part, j'avais arrêté de travailler pour me consacrer entièrement à sa prise en charge précoce, une parade de spécialistes qui se succédaient auprès de Jacob dans l'espoir de l'extirper de son petit monde fermé. « Je veux retrouver ma maison, me disait Henry. Je veux te retrouver. »

Mais les thérapies comportementales et l'orthophonie portaient leurs fruits. Jacob recommençait à communiquer. Les progrès étaient flagrants. Le choix a été vite fait.

Le soir où Henry est parti, je jouais avec Jacob, à la table de la cuisine. Je mimais une expression et il devait deviner à quelle émotion elle correspondait. Je souriais, en larmes, et j'attendais que Jacob me dise que j'étais heureuse.

Henry a fondé une nouvelle famille ; il habite à Silicon Valley et travaille pour Apple. Il téléphone rarement, mais il ne manque jamais d'envoyer le chèque mensuel de pension. Henry a toujours été quelqu'un de très organisé. Et il aime les chiffres. Il est capable de mémoriser un article du *New York Times* et de le répéter mot pour mot, un don qui a contribué à me séduire, au fond guère différent de la façon dont Jacob, à

six ans, nous récitait de mémoire tout le programme télé. J'ai mis des années, après la séparation, à repérer quelques signes d'Asperger chez Henry.

La controverse fait rage quant à savoir si le syndrome d'Asperger est ou non un trouble du spectre autistique. Pour moi, peu importe. Le diagnostic nous permet d'obtenir des aménagements scolaires, mais nous ne l'utilisons pas pour définir Jacob. Si vous le rencontriez aujourd'hui, vous ne remarqueriez sans doute rien, à part peut-être que sa chemise n'est pas très nette ou qu'il a oublié de se peigner. Si vous souhaitez discuter avec lui, ce sera à vous d'engager la conversation. Il ne vous regardera pas en face. Et si jamais vous vous détournez un bref instant pour parler à quelqu'un d'autre, il se peut qu'il quitte la pièce.

Le samedi, Jacob et moi, nous allons faire les courses.

C'est l'un de nos rituels, auxquels nous évitons de déroger. Toute chose inhabituelle doit être annoncée au plus tôt afin que Jacob puisse s'y préparer, qu'il s'agisse d'un rendez-vous chez le dentiste, d'un départ en week-end ou de l'arrivée d'un nouvel élève dans la classe en cours d'année.

Je savais donc qu'avant 11 heures il aurait remis la maison en ordre, car c'est l'heure où la Dame des Échantillons dresse son étal au supermarché. Elle reconnaît Jacob, et elle lui donne toujours deux mini-nems, une bruschetta, ou tout autre aliment dont elle fait la promo.

Théo n'étant pas revenu, je lui laisse un petit mot, bien qu'il connaisse le programme aussi bien que moi. Je n'ai pas encore enfilé mon manteau ni pris mon sac que Jacob est déjà installé dans la voiture, sur la banquette arrière, où il a davantage de place qu'à l'avant. À dix-huit ans, il pourrait conduire depuis deux ans, mais il n'a pas le permis, un sujet de grogne récurrent. Je ne doute pas qu'il serait capable de démonter et remonter un feu de signalisation. En revanche, je suis presque sûre qu'au volant, au milieu de la circulation, il paniquerait et oublierait les règles de priorité.

– Qu'est-ce qu'il te reste comme devoirs ? demandé-je en démarrant.

– Cette idiotie d'anglais.

– L'anglais n'est pas une idiotie.  
– Mon prof est un idiot, en tout cas. M. Franklin nous a donné à faire une rédaction sur le sujet de notre choix. Je voulais parler du repas de midi, mais il a refusé.

– Pourquoi ?

– Soi-disant que le repas de midi n'est pas un sujet en soi.

– C'est vrai.

– Mais ce n'est pas non plus un verbe. Il est bien placé pour le savoir, non ?

Je réprime un sourire. Les interprétations littérales de Jacob peuvent être aussi drôles que décourageantes, selon les circonstances. Dans le rétroviseur, je le vois presser son pouce contre la vitre.

– Il fait trop froid pour laisser des empreintes digitales, dis-je. Jacob me l'a appris.

– Tu sais pourquoi ?

– Euh... Le gel les détériore ?

– Le froid provoque la constriction des pores. Tu secrètes moins de sueur. Par conséquent, tu laisses moins de dépôt sur les surfaces, et les empreintes sont plus ténues.

– Je l'avais sur le bout de la langue !

Quand il était plus jeune, je l'appelais « mon petit génie » parce qu'il nous fournissait déjà ce genre d'explications. Je me souviens d'un jour où le facteur s'est arrêté dans la rue, bouche bée, à la vue de Jacob en train de déchiffrer la plaque d'un médecin ; à quatre ans, il savait lire et prononcer distinctement le mot « gastro-entérologie ».

Je m'engage sur le parking, ignorant une belle place pour l'unique raison qu'elle se trouve à côté d'une voiture orange. Jacob n'aime pas la couleur orange, je l'entends retenir sa respiration.

Sitôt que nous sommes garés, il court chercher un chariot et nous rentrons dans le supermarché. La Dame des Échantillons n'est pas à sa place habituelle.

– Ce n'est pas grave, dis-je aussitôt.

Jacob consulte sa montre.

– Il est 11 h 15. Elle arrive à 11 heures et elle repart à midi.

– Elle a dû avoir un empêchement.

– Elle s’est fait enlever un hallux valgus, nous lance un employé tout en mettant des bottes de carottes en rayon. Elle sera de retour dans quatre semaines.

La main de Jacob commence à battre contre sa cuisse. Je regarde autour de moi, évaluant mentalement comment minimiser l’ampleur de la crise : en ressortant du magasin, ou en essayant de raisonner Jacob.

– Tu te rappelles quand Mme Pinham a eu un zona et qu’elle n’a pas pu te prévenir qu’elle ne viendrait pas à l’école pendant trois semaines ? Eh bien, c’est pareil.

– Maman, il est 11 h 15.

– Mme Pinham s’est rétablie, n’est-ce pas ? Et tout est revenu à la normale.

L’employé des carottes s’est interrompu dans sa tâche pour nous écouter, ce que je comprends parfaitement. À première vue, Jacob a l’air d’un jeune homme tout à fait normal ; mais lorsque sa journée ne se déroule pas comme prévu, il éprouve à peu près ce que j’éprouverais, j’imagine, si l’on m’ordonnait de but en blanc de sauter à l’élastique du haut d’un gratte-ciel.

Un grondement se forme dans sa gorge, et je sais que nous avons franchi le point de non-retour. Il s’écarte de moi et heurte le rayon des condiments. Les bocaux de cornichons et les pots de moutarde se fracassent sur le carrelage. Jacob se met à hurler, d’une voix perçante – la bande-son de ma vie – et il fonce droit devant lui à l’aveugle, en me repoussant lorsque je tente de l’attraper.

Il ne me faut que trente secondes pour le maîtriser, mais trente secondes vous paraissent une éternité quand tout le monde vous regarde – en train de plaquer au sol votre grand garçon d’un mètre quatre-vingt-deux puis de vous coucher sur lui pour l’écraser de tout votre poids, le seul moyen de le calmer. J’approche mes lèvres de son oreille et je fredonne : « *I shot the sheriff, but I didn’t shoot no deputy...* »

Depuis tout petit, cette chanson de Bob Marley le tranquillise. Parfois, j’ai dû la lui passer en boucle pendant des journées entières. Théo la connaissait par cœur avant trois ans.

Très vite, ses muscles se relâchent, ses bras retombent mollement le long de son corps. Une larme perle au coin de son



œil. « *I shot the sheriff*, chuchote-t-il, *but I swear it was in self-defense.* »

J'encadre son visage de mes mains et le force à me regarder dans les yeux.

– Ça va mieux ?

Il hésite un instant, comme s'il dressait un bilan.

– Oui.

Je m'assieds à côté de lui, la jambe de mon pantalon pleine de moutarde. Jacob se redresse en position assise et ramène les genoux contre sa poitrine.

Un attroupement s'est formé autour de nous : le préposé aux carottes, le gérant, plusieurs clients dont deux petites filles, des sœurs jumelles aux joues constellées de taches de rousseur. Tout le monde dévisage Jacob avec ce mélange d'horreur et de pitié qui nous colle aux basques comme un chien abandonné. Jacob ne ferait pas de mal à une mouche, au propre comme au figuré. Je l'ai vu tenir une araignée au creux de ses mains pendant trois heures de voiture, de façon à pouvoir la relâcher dans la nature une fois à destination. Mais si vous ne le connaissez pas, et que vous voyez ce grand gaillard renverser les rayons du supermarché, il ne vous viendra pas une seule seconde à l'esprit qu'il agit de la sorte par frustration. Vous penserez simplement qu'il est violent.

– Il est autiste, dis-je d'un ton sec. Des questions ?

Dans ces cas-là, la colère est souveraine. Elle produit ce choc électrique qui disperse les badauds. S'arrachant à la contemplation du spectacle, ils retournent choisir leurs oranges ou peser leurs poivrons. Les deux fillettes détalent dans le rayon des produits laitiers. L'employé et le gérant évitent mon regard, ce qui m'arrange. Je sais gérer la curiosité malsaine. La gentillesse, en revanche, pourrait me briser.

Jacob me suit, penaud, tandis que je reprends le chariot. Sa main frémit encore un peu contre sa jambe, mais il se maîtrise.

Mon plus grand espoir pour mon fils est que ces épisodes cessent enfin.

Ma plus grande crainte : qu'ils perdurent, et que je ne sois pas toujours là pour le préserver des pires horreurs que l'on pourrait penser de lui.

## THÉO

J'ai eu vingt-quatre points de suture au visage, à cause de mon frère. Dix à l'âge de dix-huit mois, quand Jacob m'a poussé de ma chaise haute, qui m'ont laissé une cicatrice au-dessus du sourcil gauche. Et quatorze au menton, à Noël en 2003, parce que Jacob ne supportait pas que je fasse du bruit en froissant le papier cadeau. Ma mère vous dira que Jacob n'est pas violent, or je suis la preuve vivante qu'elle se voile la face.

Pour Jacob, je suis censé faire des exceptions ; c'est l'une des règles non écrites de la maison. Par exemple, si nous faisons un détour pour éviter un panneau de déviation (ironique, non ?), parce que les panneaux sont orange et que l'orange fait flipper Jacob, ce n'est pas grave que j'arrive dix minutes en retard à l'école. Et c'est *toujours* lui qui prend sa douche en premier, parce qu'il y a mille milliards d'années, quand j'étais encore au berceau, c'était lui qui prenait son bain le premier et il déteste que l'on perturbe ses habitudes. Lorsqu'il a fallu annuler mon premier rendez-vous à l'auto-école, parce que Jacob avait piqué une crise de nerfs dans un magasin de chaussures, on m'a demandé de me montrer compréhensif. OK, ce sont des incidents qui arrivent, je peux le comprendre. Le problème, c'est qu'il s'est produit des incidents les trois fois où j'avais besoin que ma mère m'accompagne à l'auto-école. Résultat, j'ai renoncé. À ce rythme, je roulerai encore en skate-board à trente ans.

Un jour, quand nous étions petits, nous jouions tous les deux dans un plan d'eau avec un canot gonflable. On m'avait confié pour mission de surveiller Jacob, même si j'avais trois ans de moins que lui et qu'il savait nager aussi bien que moi. Nous avons retourné le bateau et nous barbotions dessous, dans cette petite cabane chaude et humide. Jacob me parlait des dinosaures, sa passion de l'époque, et il ne s'arrêtait plus. Tout à coup, j'ai paniqué. Il absorbait tout l'oxygène, dans cet espace minuscule. J'ai voulu soulever le bateau, mais il faisait ventouse à la surface. Dans l'affolement, j'ai failli me noyer, au lieu de m'éloigner à la nage pour ressortir à l'air libre. Quand on me demande ce que c'est que d'avoir un frère Asperger, je me revois toujours sous ce bateau. Bien sûr, je ne raconte pas cet épisode. Je réponds que je n'ai jamais rien connu d'autre.

Je ne suis pas un saint. Il m'arrive de faire des trucs exprès pour énerver Jacob – c'est tellement facile ! Mélanger tous ses vêtements dans son placard ou bien cacher le bouchon du tube de dentifrice pour qu'il ne puisse pas le refermer après s'être brossé les dents, cela fonctionne très bien. Mais après coup, j'ai des remords vis-à-vis de ma mère, qui doit gérer les crises qui s'ensuivent. Parfois, je l'entends pleurer, quand elle croit que nous dormons, Jacob et moi, et je me rappelle qu'elle n'a pas choisi cette vie, elle non plus.

Alors je m'implique, moi aussi. Lorsque Jacob accapare les gens, avec ses conversations qui n'intéressent que lui, je l'entraîne à l'écart. Quand il se met à battre nerveusement des mains, dans le bus, je lui dis d'arrêter, parce qu'il a l'air d'un débile mental. Je l'accompagne jusqu'à sa classe, avant de rejoindre la mienne, pour prévenir ses profs qu'on n'avait plus de lait de soja à la maison et qu'il a eu un début de journée difficile. En d'autres termes, je me comporte comme un grand frère, même si c'est lui l'aîné. Et lorsque je n'en peux plus, que je trouve tout cela trop injuste et que le sang se met à bouillir dans mes veines... je m'échappe. Je prends mon skate et je pars me réfugier ailleurs, n'importe où pourvu que ce soit loin de cette maison où je devrais pourtant me sentir chez moi.

C'est ce que je fais, cet après-midi, après avoir joué le rôle de l'assassin dans la fausse scène de crime de mon frère. Je vais

être honnête avec vous : ce n'est pas grave qu'il m'ait piqué mes baskets, ni qu'il ait pris des cheveux sur ma brosse (bien que ça fasse carrément *Silence des agneaux*). Mais lorsque j'ai vu Jacob dans la cuisine, la tête en sang, et tous ces indices me dénonçant, pendant une demi-seconde, j'ai pensé : *Dommage que ce ne soit pas vrai*.

Je n'ai pas le droit de dire que ma vie serait plus facile sans Jacob. Je n'ai même pas le droit de le penser. Encore une des règles implicites de la maison. Alors je prends mon blouson et je m'enfuis. Dehors, il fait - 7 °C, le vent me lacère le visage. Je m'arrête une minute au skate-park, le seul endroit dans ce trou paumé où les flics vous laissent encore faire du skate en paix. Cela dit, le skate-park est inutilisable en hiver, c'est-à-dire neuf mois par an à Townsend, dans le Vermont.

Il est tombé cinq centimètres de neige la nuit dernière. Un gars essaie de faire des *ollies* en snow-skate. Son copain le filme avec un smartphone. Je les connais de vue, du lycée, mais je ne leur ai jamais parlé. Les skateurs m'ignorent : je ne m'habille pas comme eux, et j'ai de trop bonnes notes. Bien entendu, les premiers de la classe ne m'adressent pas la parole non plus, vu que je fais du skate.

Le mec qui fait des figures se ramasse lamentablement sur les fesses.

– Ça, mon pote, ce sera sur YouTube, lui promet son copain.

Je poursuis mon chemin, jusqu'à cette rue en escargot, de l'autre côté de la ville. Au centre de la spirale, il y a une maison en pain d'épice – une maison victorienne, c'est leur vrai nom, je crois. Elle est peinte en mauve et elle a une tourelle. C'est ça qui m'a interpellé, la première fois que je suis passé devant. Franchement, qui habite une maison avec une tourelle, à part Raiponce ? Il se trouve que c'est une petite fille qui a sa chambre là-haut, une petite fille de dix ou onze ans. Son petit frère a à peu près la moitié de son âge. Leur mère conduit un monospace vert et leur père, que j'ai vu à deux reprises rentrer en blouse blanche, doit être médecin.

Je viens souvent ici, ces derniers temps. En général, je me cache dans un coin face à la baie vitrée de leur séjour. De là, je vois les enfants faire leurs devoirs à la table de la salle à manger

et la mère préparer le dîner dans la cuisine. Parfois elle entrouvre la fenêtre, et je peux presque sentir sur mes papilles le goût de ce qu'ils vont manger.

Aujourd'hui, il n'y a personne. Bien qu'il fasse grand jour, bien qu'il y ait des voitures qui circulent dans la rue, je m'aventure dans le jardin et m'assieds sur la balançoire. Je tourne sur moi-même, les chaînes s'enroulent et je me laisse tourbillonner. Puis je me dis que j'ai passé l'âge de ce genre de jeux et me dirige vers la porte à l'arrière de la maison.

Je tourne la poignée, elle s'ouvre.

Ce n'est pas bien, je le sais. J'entre quand même.

Par politesse, j'enlève mes chaussures. Je les laisse sur un paillasson dans le vestibule et m'avance dans la cuisine. Des bols sont empilés dans l'évier. J'ouvre le réfrigérateur et examine l'intérieur des Tupperware. Il y a des restes de lasagnes.

J'attrape un pot de beurre de cacahuète, dévisse le couvercle. Est-ce mon imagination ou sent-il meilleur que celui que nous avons chez nous ? J'y trempe un doigt et le goûte. Le cœur battant, je le pose sur le comptoir, avec un bocal de confiture. Je prends deux tranches de pain dans une corbeille et fouille dans les tiroirs à la recherche des couverts. Et je me prépare un sandwich, comme si j'étais chez moi.

Dans la salle à manger, je m'installe à la place de la petite fille. Tout en mangeant mon sandwich, j'imagine ma mère déposant une grosse dinde rôtie sur la table.

– Hello p'pa ! dis-je tout haut à la chaise vide à côté de moi, comme si j'avais un vrai père, au lieu d'un donneur de sperme qui se donne bonne conscience en envoyant un chèque tous les mois.

*Ça s'est bien passé à l'école ?* me demanderait-il.

– J'ai eu vingt sur vingt à mon contrôle de bio.

*Bravo. Tu feras médecine, comme moi.*

Je secoue la tête, afin de chasser les images de cette sitcom que je me suis imaginée. À moins que j'aie le même syndrome que Boucle d'or ?

Avant, Jacob me faisait la lecture, le soir. Enfin, pas tout à fait. Il lisait à voix haute ou, plus exactement, il récitait ce qu'il avait mémorisé, et comme j'étais là, j'étais bien obligé de

l'écouter. Mais j'aimais bien l'écouter. La voix de Jacob monte et descend ; quand il parle, on dirait qu'il chante. Dans une conversation normale, ça fait un peu bizarre, mais pour un conte de fées ça fonctionne pas mal du tout. La première fois que j'ai entendu l'histoire de *Boucle d'or et les trois ours*, je me souviens avoir pensé que cette gamine n'était pas bien futée. Si elle l'avait joué plus fine, elle aurait pu rester dans la maison.

L'an dernier, je suis entré au lycée, où je ne connaissais presque personne. Les élèves des autres villes ne savaient rien de moi. La première semaine, j'ai sympathisé avec deux garçons, Chad et Andrew, en labo avec moi et qui me paraissaient cool. En plus, ils n'habitaient pas à Townsend, ils venaient de Swanzey et n'avaient jamais rencontré mon frère. On se moquait des pantalons trop courts de notre prof de sciences et on mangeait ensemble à la cafétéria. On avait même prévu d'aller au cinéma, un week-end où il y aurait un bon film à l'affiche. Mais un jour, Jacob s'est pointé à la cafèt' parce qu'il avait fini son devoir de physique avant les autres et que son prof l'avait autorisé à partir. Évidemment, il est venu droit vers moi. Je l'ai présenté à mes nouveaux copains. Tout contents de parler à un gars de terminale, ils ont commencé à lui poser des questions, genre dans quelle filière il était et s'il faisait partie d'une équipe sportive. Jacob leur a répondu qu'il n'aimait pas le sport.

– J'aime la criminalistique, a-t-il dit. Vous connaissez le docteur Henry Lee ?

Et il s'est lancé dans une tirade de dix minutes sur ce médecin légiste du Connecticut qui a participé à des grandes enquêtes, dont les affaires O. J. Simpson, Scott Peterson et Elizabeth Smart. Il a perdu Chad et Andrew, je crois, au moment où il évoquait un tutoriel sur l'analyse des taches de sang. Inutile de préciser que le lendemain, en labo, ils ont vite choisi un autre partenaire que moi.

Mon sandwich terminé, je débarrasse la table et je monte à l'étage. La première chambre en haut de l'escalier est celle du petit garçon. Il a une couette avec des dinosaures fluo et des posters de ptérodactyles. Un T. rex télécommandé gît

par terre sur le flanc. À une époque, Jacob était aussi dingue de dinosaures qu'il l'est actuellement de criminalistique. Ce gamin pourrait-il vous parler du therizinosaurus découvert dans l'Utah, et de ses griffes de quarante centimètres, dignes d'un film d'horreur pour ados ? Sait-il que le premier squelette presque complet de dinosaure – un hadrosaure – a été trouvé en 1858 dans le New Jersey ?

Non, ce n'est qu'un enfant – pas un enfant Asperger. Ça se voit rien qu'à observer la famille par la fenêtre. Cette cuisine aux murs jaunes chaleureux est un endroit où j'aimerais vivre, d'où je n'aurais pas besoin de m'échapper.

Soudain, un souvenir me revient. Le jour où j'ai paniqué, sous le canot gonflable, parce que je n'arrivais plus à respirer, c'est Jacob qui a repoussé le bateau et qui m'a soulevé au-dessus de l'eau, les bras noués autour de ma poitrine, pour que je puisse aspirer de grandes bouffées d'air. Ensuite, il m'a tiré sur la berge, et il est resté assis à côté de moi en grelottant jusqu'à ce que je retrouve l'usage de la parole. Pour autant que je me rappelle, c'est la dernière fois où Jacob s'est occupé de moi. D'habitude, c'est moi qui m'occupe de lui.

Dans la chambre du petit garçon, il y a une étagère remplie de jeux vidéo, Wii, Xbox, et quelques Nintendo DS pour faire bonne mesure. Nous n'avons pas de console de jeux – nous n'en avons pas les moyens. Les comprimés, les injections et les compléments alimentaires que Jacob prend au petit déjeuner coûtent une fortune, et ma mère travaille souvent la nuit (elle est rédactrice free-lance) pour payer Jess, la jeune fille qui donne des cours de socialisation à Jacob.

En entendant un bruit de moteur, je jette un coup d'œil par la fenêtre : le monospace se gare dans l'allée. Je dévale l'escalier et fonce dans le jardin par la porte de la cuisine. Caché derrière une haie, je regarde le petit garçon descendre le premier de la voiture, en tenue de hockey, suivi de sa sœur puis de leurs parents. Le père prend un sac de sport dans le coffre, puis ils disparaissent à l'intérieur de la maison en pain d'épice.

Je regagne la rue et monte sur mon skate. Sous mon blouson, mon cœur cogne contre le jeu vidéo Super Mario, chipé à la dernière minute.

Je ne pourrai pas jouer avec, je n'en ai même pas envie. Je l'ai pris pour une seule raison : ces gosses ont tellement de gadgets qu'un de plus ou de moins, ils ne s'apercevront pas de sa disparition.



## JACOB

Je suis peut-être autiste, mais je ne pourrais pas vous dire quel jour de la semaine tombera le trente-deuxième anniversaire de votre mère. Je ne calcule pas des algorithmes de tête. Je suis incapable de vous dire, rien qu'en regardant un carré de gazon, qu'il comporte 6 446 brins d'herbe. En revanche, je pourrais vous dire tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la foudre, la réaction en chaîne par polymérase, les répliques cultes du cinéma et les sauropodes du crétacé inférieur. J'ai mémorisé le tableau périodique des éléments sans même le vouloir ; j'ai appris tout seul à déchiffrer le moyen égyptien ; et j'ai aidé mon prof d'informatique à réparer son ordinateur. Je pourrais discuter sans fin de crêtes papillaires, et ne me demandez surtout pas si l'analyse des empreintes digitales est un art ou une science : je risque d'être intarissable ! (Au fait, les jumeaux monozygotes ont un ADN identique, mais leurs empreintes digitales se différencient par leur minutie – des points sur le changement de continuité des lignes papillaires. Si vous étiez procureur, quels indices préféreriez-vous avoir ? OK, je digresse.)

Mes connaissances, je suppose, me permettraient de briller dans les soirées cocktails, en admettant : a) que je boive, ce qui n'est pas le cas ; b) que j'aie des amis pour m'inviter à des soirées, cocktails ou non. Ma mère a tenté de m'expliquer les choses ainsi : imagine ce que pensent les gens quand une personne au regard illuminé se met de but en blanc à leur parler

de projections sanguines à vitesse moyenne causées par des objets se déplaçant à une vitesse variant entre un mètre et demi et sept mètres et demi à la seconde, et de la différence de ces traces de sang avec les projections à vitesse élevée causées par des armes à feu ou des explosifs.

J'ai beaucoup de mal à me mettre à la place des autres. Mais imaginez-vous à la mienne : vous êtes lancé sur un sujet, votre interlocuteur essaie désespérément de vous faire comprendre que vous l'ennuyez, et vous ne saisissez pas le message. N'est-ce pas pire ?

J'ai été diagnostiqué Asperger bien avant que cela ne devienne un désordre mental à la mode, abusivement utilisé par certains parents dans l'espoir de faire passer leurs sales mômes antisociaux pour des super-génies. Presque tous les élèves de mon lycée savent ce qu'est le syndrome d'Asperger, maintenant, surtout depuis qu'une candidate qui en était atteinte s'est présentée à *America's Next Top Model*. Tellement de gens m'ont parlé d'elle que je me dis qu'ils se figurent qu'on est de la même famille. Pour ma part, je m'efforce de ne pas prononcer le mot à voix haute. *Asperger*. Franchement, vous ne trouvez pas que ça évoque une asperge ?

Je vis avec ma mère et mon frère, Théo. Que nous partageons le même patrimoine génétique, lui et moi, relève du plus grand des mystères. Nous ne pourrions pas être plus différents. Nous sommes aux antipodes l'un de l'autre. Théo a les cheveux fins et d'un blond presque platine. Je suis brun, et si je ne vais pas chez le coiffeur toutes les trois semaines j'ai un sac de nœuds sur la tête. (En vérité, si je me fais religieusement couper les cheveux toutes les trois semaines, c'est aussi parce que le trois est un meilleur chiffre que le quatre, par exemple, et que je ne supporte pas qu'on me touche le crâne sans m'y être préparé à l'avance.) Théo se soucie en permanence de ce qu'on pense de lui. Moi, je sais ce que l'on pense de moi : je suis bizarre, je m'approche trop près des gens quand je leur parle et lorsque je commence à disserter sur un sujet qui m'intéresse, je ne sais pas m'arrêter. Théo écoute presque exclusivement du rap, une musique qui me donne la migraine. Il fait du skate comme si les roues étaient greffées à ses pieds, ce que j'admire, moi qui

parviens tout juste à marcher en mâchant un chewing-gum. Il prend beaucoup sur lui, j'imagine. J'angoisse au moindre imprévu, et parfois je ne peux pas me contrôler. Je me transforme en une espèce de Hulk – qui hurle, postillonne et casse tout sur son passage. Je n'ai jamais frappé Théo, mais je lui ai jeté des trucs à la figure et j'ai cassé des objets auxquels il tenait, notamment une guitare que m'a mère m'a obligé à rembourser pendant trois ans. Par ailleurs, je suis très franc, et parfois vexant.

### EXEMPLE 1

*Théo descend dans la cuisine avec un jean à la taille si basse qu'on voit son caleçon, une chemise deux fois trop grande et une grosse médaille autour du cou.*

*Théo – Ça va ?*

*Moi – Yo, cool, t'es au courant qu'on habite dans un bled paumé et pas dans le Bronx ? C'est la Journée nationale de Tupac aujourd'hui ?*

Je n'arrête pas de répéter à ma mère que ses fils n'ont rien en commun. Elle prétend que ça changera avec le temps. Je pense qu'elle est dingue.

Je n'ai pas d'amis. On a commencé à me montrer du doigt à la maternelle, quand j'ai eu mes lunettes. La maîtresse a demandé à un gamin populaire de porter des fausses lunettes, pour que j'aie quelqu'un avec qui me lier plus facilement. Or ce gamin n'avait aucune envie de savoir si l'archæoptéryx était un dinosaure ou un oiseau préhistorique. Notre amitié a duré moins d'une journée. Maintenant, j'ai l'habitude d'être exclu. Personne ne me téléphone jamais le week-end. Je ne comprends pas les codes sociaux. Quand je parle à un élève de ma classe et qu'il me dit : « Punaise, il est déjà 13 heures ? », je regarde ma montre et je lui confirme que, oui, il est déjà 13 heures, sans saisir qu'il cherche un moyen poli de se débarrasser de moi. Je ne comprends pas non plus pourquoi les gens ne disent pas ce qu'ils pensent. Je suis comme un immigrant qui apprend la langue de son pays d'accueil et ne sait pas encore déchiffrer les expressions idiomatiques. (Sérieux, comment un étranger

pourrait-il deviner ce que signifie « être gonflé ? ») En société – à l'école, aux dîners de Thanksgiving ou dans la file au guichet du cinéma –, j'ai l'impression d'être en Lituanie sans connaître un traître mot de lituanien. (Ça, au moins, c'est une expression parlante !) Quand on me demande ce que je vais faire le week-end prochain, par exemple, je suis incapable de répondre avec la même aisance que Théo. J'hésite sur la quantité d'infos à fournir, et au lieu d'énoncer simplement mon programme, je prends la voix de De Niro dans *Taxi Driver* et je réponds : « *You talkin' to me?* » Un jour, la prof d'éducation sanitaire et sociale a dû quitter la classe pour aller prendre un appel téléphonique dans le bureau du principal. « Ne bougez pas, je ne veux même pas vous entendre respirer », nous a-t-elle dit. Évidemment, les élèves normaux n'ont pas tenu compte de cette consigne. Les plus studieux se sont plongés dans leur bouquin. Moi, je me suis pétrifié, les poumons en feu, jusqu'à la limite du malaise.

J'ai eu une amie, Alexa. Elle a déménagé la dernière année de primaire. Après quoi, l'école est devenue pour moi un sujet d'étude anthropologique. J'ai bien essayé de m'intéresser aux trucs dont parlent les ados normaux, mais ils sont affligeants.

#### *EXEMPLE 2*

*Fille – Salut Jacob, il est cool ton MP3.*

*Moi – Il a sans doute été fabriqué par des enfants chinois.*

*Fille – Tu veux goûter mon Slushee ?*

*Moi – On risque d'attraper la mononucléose en buvant dans le même verre. Ou en s'embrassant.*

*Fille – Bon, ben... je vais m'asseoir ailleurs.*

Peut-on me reprocher d'avoir tenté de relever le niveau des conversations des jeunes de mon âge, en abordant par exemple des sujets tels que les déductions du docteur Henry Lee sur le meurtre de Laci Peterson ? Finalement, j'ai cessé de participer aux conversations de couloirs. Suivre les commérages à propos de qui sort avec qui est aussi dur pour moi que de cataloguer les rituels d'accouplement d'une tribu nomade de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ma mère me reproche parfois de ne pas faire

d'efforts. Je lui réponds que je n'arrête pas de faire des efforts, mais que je me fais tout le temps rembarrer. Je n'en suis même pas triste, sincèrement. Quel intérêt aurais-je à être ami avec des gens méchants ?

Il y a des choses que je ne supporte vraiment pas.

1. Le bruit du papier froissé. Je ne saurais pas vous expliquer pourquoi, mais j'ai l'impression qu'on écrabouille mes organes internes.

2. Le vacarme ou les flashes de lumière.

3. Les changements de dernière minute.

4. Rater *Crime Busters*, qui passe à 16 h 30 tous les jours sur USA Network. Bien que je connaisse par cœur les cent quatorze épisodes, les regarder est aussi important pour moi que des piqûres quotidiennes d'insuline pour un diabétique. Ma journée tout entière s'organise autour de *Crime Busters*. Si je n'ai pas ma dose, je tremble.

5. Que ma mère range mes vêtements. Je les range moi-même dans l'ordre des couleurs de l'arc-en-ciel, ROJVBIV, et les couleurs ne doivent pas se toucher. Elle essaie d'y penser, mais la dernière fois elle a mis l'indigo après le violet.

6. Si quelqu'un mord dans un morceau de ce que je suis en train de manger, je suis obligé d'enlever la partie que sa salive a touchée.

7. Les cheveux longs me font peur. Raison pour laquelle je me les fais couper en brosse.

8. Être touché par quelqu'un que je ne connais pas.

9. Les aliments avec une membrane, comme le flan. Ou les aliments qui éclatent dans la bouche, comme les petits pois.

10. Les chiffres pairs.

11. Que l'on me traite de retardé. Je ne le suis pas.

12. La couleur orange. Elle signifie danger, et en anglais elle ne rime avec rien, ce que je trouve suspect. (Théo voudrait savoir pourquoi je n'ai pas peur des monstres. Je ne rentre même pas dans ce genre de considérations.)

J'ai passé la majeure partie de mes dix-huit ans à apprendre à exister dans un monde parfois orange, incohérent et trop

bruyant. Aux interours, je porte des écouteurs. J'avais un casque super, qui me donnait l'air d'un contrôleur aérien, mais Théo disait que tout le monde se moquait de moi dans les couloirs, si bien que ma mère m'a convaincu de mettre des écouteurs intra-auriculaires. Je ne vais presque jamais à la cafétéria parce que : a) je n'ai personne avec qui manger ; b) toutes ces conversations qui s'entrecroisent me transpercent la peau comme des poignards. À la place, je vais en salle des profs où, s'il m'arrive de souligner que Pythagore n'a pas vraiment inventé le théorème de Pythagore (les Babyloniens l'utilisaient des milliers d'années avant que mes parents échangent leur premier clin d'œil), on ne me regarde pas comme si j'étais bicéphale. Quand je me sens vraiment mal, un poids sur le corps me soulage – une pile de linge, par exemple, ou une couverture lestée (remplie de petites billes en plastique). La sensation de pression provoque chez moi un stimulus sensoriel apaisant. L'un de mes thérapeutes, un aficionado de Skinner, le célèbre psychologue comportementaliste, s'est aperçu que les chansons de Bob Marley me calmaient. Lorsque je suis contrarié, je répète des mots en boucle et je parle d'un ton plat. Je ferme les yeux et je me demande : *Que ferait le docteur Henry Lee ?*

Je ne m'attire jamais d'ennuis, car les règles me préservent de la folie. Les règles impliquent que la journée se déroulera exactement comme prévu. Je fais ce que l'on me dit de faire ; j'aimerais que tout le monde en fasse autant.

Voici les règles que nous devons observer à la maison.

1. Nettoie ce que tu as sali.
2. Dis la vérité.
3. Brosse-toi les dents deux fois par jour.
4. N'arrive pas en retard à l'école.
5. Prends soin de ton frère, tu n'en as qu'un.

La plupart, je les applique naturellement – enfin, excepté le brossage de dents, que je déteste, et la numéro 5, dont nous dirons juste que mon interprétation ne coïncide pas toujours avec celle de Théo. Aujourd'hui, par exemple, je lui ai donné le premier rôle dans ma scène de crime : celui de l'assassin.